



# GABRIEL

GEORGE SAND

*Théâtre*

# GABRIEL

[Gabriel](#)

[NOTICE](#)

[PERSONNAGES](#)

[PROLOGUE](#)

[PREMIÈRE PARTIE](#)

[DEUXIÈME PARTIE](#)

[TROISIÈME PARTIE](#)

[QUATRIÈME PARTIE](#)

[CINQUIÈME PARTIE](#)

[Page de copyright](#)

GABRIEL

George Sand

## NOTICE

J'ai écrit Gabriel à Marseille, en revenant d'Espagne, mes enfants jouant autour de moi dans une chambre d'auberge. — Le bruit des enfants ne gêne pas. Ils vivent, par leurs jeux mêmes, dans un milieu fictif, où la rêverie peut les suivre sans être refroidie par la réalité. Eux aussi d'ailleurs appartiennent au monde de l'idéal, par la simplicité de leurs pensées.

Gabriel appartient, lui, par sa forme et par sa donnée, à la fantaisie pure. Il est rare que la fantaisie des artistes ait un lien direct avec leur situation. Du moins, elle n'a pas de simultanéité avec les préoccupations de leur vie extérieure. L'artiste a précisément besoin de sortir, par une invention quelconque, du monde positif qui l'inquiète, l'opprime, l'ennuie ou le navre. Quiconque ne sait pas cela, n'est guère artiste lui-même.

GEORGE SAND.

Nohant, 21 septembre 1854.

À ALBERT GRZYMALA,  
(Souvenir d'un frère absent.)

## PERSONNAGES

LE PRINCE JULES DE BRAMANTE.

GABRIEL DE BRAMANTE, son petit-fils.

LE COMTE ASTOLPHE DE BRAMANTE.

ANTONIO

MENRIQUE

SETTIMIA, mère d'Astolphe.

LA FAUSTINA

PERINNE, revendeuse à la toilette.

LE PRÉCEPTEUR de Gabriel.

MARC, vieux serviteur.

FRÈRE CÔME, cordelier, confesseur de Settimia.

BARBE, vieille demoiselle de compagnie de Settimia.

GIGLIO

UN MAÎTRE DE TAVERNE.

BANDITS, ÉTUDIANTS, SBIRES, JEUNES GENS ET COURTISANES.

# PROLOGUE

Au château de Bramante.

## **Scène première**

LE PRINCE, LE PRÉCEPTEUR, MARC

(Le prince est en manteau de voyage, assis sur un fauteuil. Le précepteur est debout devant lui. Marc lui sert du vin.)

LE PRÉCEPTEUR

Votre altesse est-elle toujours aussi fatiguée ?

LE PRINCE

Non. Ce vieux vin est ami du vieux sang. Je me trouve vraiment mieux.

LE PRÉCEPTEUR

C'est un long et pénible voyage que votre altesse vient de faire... et avec une rapidité...

LE PRINCE

À quatre-vingts ans passés, c'est en effet fort pénible. Il fut un temps où cela ne m'eût guère embarrassé. Je traversais l'Italie d'un bout à l'autre pour la moindre affaire, pour une amourette, pour une fantaisie ; et maintenant il me faut des raisons d'une bien haute importance pour entreprendre, en litière, la moitié du trajet que je faisais alors à cheval... Il y a dix ans que je suis venu ici pour la dernière fois, n'est-ce pas, Marc ?

MARC, très-intimidé.

Oh ! oui, monseigneur.

LE PRINCE

Tu étais encore vert alors ! Au fait, tu n'as guère que soixante ans. Tu es encore jeune, toi !

MARC

Oui, monseigneur.

LE PRINCE, se retournant vers le précepteur.

Toujours aussi bête, à ce qu'il paraît ? (Haut.) Maintenant laissez-nous, mon bon Marc, laissez ici ce flacon.

MARC

Oh ! oui, monseigneur. (Il hésite à sortir.)

LE PRINCE, avec une bonté affectée.

Va, mon ami...

MARC

Monseigneur... est-ce que je n'avertirai pas le seigneur Gabriel de l'arrivée de votre altesse ?

LE PRINCE, avec emportement.

Ne vous l'ai-je pas positivement défendu ?

LE PRÉCEPTEUR

Vous savez bien que son altesse veut surprendre monseigneur Gabriel.

LE PRINCE

Vous seul ici m'avez vu arriver. Mes gens sont incapables d'une indiscretion. S'il y a une indiscretion commise, je vous en rends responsable.

(Marc sort tout tremblant.)

## **Scène II**

LE PRINCE, LE PRÉCEPTEUR

LE PRINCE

C'est un homme sûr, n'est-ce pas ?

LE PRÉCEPTEUR

Comme moi-même, monseigneur.

LE PRINCE

Et... il est le seul, après vous et la nourrice de Gabriel, qui ait jamais su...

LE PRÉCEPTEUR

Lui, la nourrice et moi, nous sommes les seules personnes au monde, après votre altesse, qui ayons aujourd'hui connaissance de cet important secret.

LE PRINCE

Important ! Oui, vous avez raison ; terrible, effrayant secret, et dont mon âme est quelquefois tourmentée comme d'un remords. Et dites-moi, monsieur l'abbé, jamais aucune indiscretion...

LE PRÉCEPTEUR

Pas la moindre, monseigneur.



LE PRINCE

Et jamais aucun doute ne s'est élevé dans l'esprit des personnes qui le voient journellement ?

LE PRÉCEPTEUR

Jamais aucun, monseigneur.

LE PRINCE

Ainsi, vous n'avez pas flatté ma fantaisie dans vos lettres ? Tout cela est l'exacte vérité ?

LE PRÉCEPTEUR

Votre altesse touche au moment de s'en convaincre par elle-même.

LE PRINCE

C'est vrai !... Et j'approche de ce moment avec une émotion inconcevable.

LE PRÉCEPTEUR

Votre cœur paternel aura sujet de se réjouir.

LE PRINCE

Mon cœur paternel !... L'abbé, laissons ces mots-là aux gens qui ont bonne grâce à s'en servir. Ceux-là, s'ils savaient par quel mensonge hardi, insensé presque, il m'a fallu acheter le repos et la considération de mes vieux jours, chargeraient ma tête d'une lourde accusation, je le sais ! Ne leur empruntons donc pas le langage d'une tendresse étroite et banale. Mon affection pour les enfants de ma race a été un sentiment plus grave et plus fort.

LE PRÉCEPTEUR

Un sentiment passionné !

LE PRINCE

Ne me flattez pas, on pourrait aussi bien l'appeler criminel ; je sais la valeur des mots, et n'y attache aucune importance. Au-dessus des vulgaires devoirs et des puérils soucis de la paternité bourgeoise, il y a les devoirs courageux, les ambitions dévorantes de la paternité patricienne. Je les ai remplis avec une audace désespérée. Puisse l'avenir ne pas flétrir ma mémoire, et ne pas abaisser l'orgueil de mon nom devant des questions de procédure ou des cas de conscience !

LE PRÉCEPTEUR

Le sort a secondé merveilleusement jusqu'ici vos desseins.

LE PRINCE, après un instant de silence.

Vous m'avez écrit qu'il était d'une belle figure ?

LE PRÉCEPTEUR

Admirable ! C'est la vivante image de son père.

LE PRINCE

J'espère que son caractère a plus d'énergie !

LE PRÉCEPTEUR

Je l'ai mandé souvent à votre altesse, une incroyable énergie !

LE PRINCE

Son pauvre père ! C'était un esprit timide... une âme timorée. Bon Julien ! quelle peine j'eus à le décider à garder ce secret à son confesseur au lit de mort ! Je ne doute pas que ce fardeau n'ait avancé le terme de sa vie...

LE PRÉCEPTEUR

Plutôt la douleur que lui causa la mort prématurée de sa belle et jeune épouse...

LE PRINCE

Je vous ai défendu de m'adoucir les choses ; monsieur l'abbé, je suis de ces hommes qui peuvent supporter toute la vérité. Je sais que j'ai fait saigner des cœurs, et que ceci en fera saigner encore ! N'importe, ce qui est fait est fait... Il entre dans sa dix-septième année ; il doit être d'une assez jolie taille ?

LE PRÉCEPTEUR

Il a plus de cinq pieds, monseigneur, et il grandit toujours et rapidement.

LE PRINCE, avec une joie très-marquée.

En vérité ! Le destin nous aide en effet ! Et la figure, est-elle déjà un peu mâle ? Déjà ! Je voudrais me faire illusion à moi-même... Non, ne me dites plus rien ; je le verrai bien... Parlez-moi seulement du moral, de l'éducation.

LE PRÉCEPTEUR

Tout ce que votre altesse a ordonné a été ponctuellement exécuté, et tout a réussi comme par miracle.

LE PRINCE

Sois louée, ô fortune !... si vous n'exagérez rien, monsieur l'abbé. Ainsi rien n'a été épargné pour façonner son esprit, pour l'orner de toutes les connaissances qu'un prince doit posséder pour faire honneur à son nom et à sa condition ?

LE PRÉCEPTEUR

Votre altesse est douée d'une profonde érudition. Elle pourra interroger elle-même mon noble élève, et voir que ses études ont été fortes et vraiment viriles.

LE PRINCE

Le latin, le grec, j'espère ?

LE PRÉCEPTEUR

Il possède le latin comme vous-même, j'ose le dire, monseigneur ; et le grec... comme...

(Il sourit avec aisance.)

LE PRINCE, riant de bonne grâce.

Comme vous, l'abbé ? À merveille, je vous en remercie, et vous accorde la supériorité sur ce point. Et l'histoire, la philosophie, les lettres ?

LE PRÉCEPTEUR

Je puis répondre oui avec assurance ; tout l'honneur en revient à la haute intelligence de l'élève. Ses progrès ont été rapides jusqu'au prodige.

LE PRINCE

Il aime l'étude ? Il a des goûts sérieux ?

#### LE PRÉCEPTEUR

Il aime l'étude, et il aime aussi les violents exercices, la chasse, les armes, la course. En lui l'adresse, la persévérance et le courage suppléent à la force physique. Il a des goûts sérieux, mais il a aussi les goûts de son âge : les beaux chevaux, les riches habits, les armes étincelantes.

#### LE PRINCE

S'il en est ainsi, tout est au mieux, et vous avez parfaitement saisi mes intentions. Maintenant, encore un mot. Vous avez su donner à ses idées cette tendance particulière, originale... Vous savez ce que je veux dire ?

#### LE PRÉCEPTEUR

Oui, monseigneur. Dès sa plus tendre enfance (votre altesse avait donné elle-même à son imagination cette première impulsion), il a été pénétré de la grandeur du rôle masculin, et de l'abjection du rôle féminin dans la nature et dans la société. Les premiers tableaux qui ont frappé ses regards, les premiers traits de l'histoire qui ont éveillé ses idées, lui ont montré la faiblesse et l'asservissement d'un sexe, la liberté et la puissance de l'autre. Vous pouvez voir sur ces panneaux les fresques que j'ai fait exécuter par vos ordres : ici l'enlèvement des Sabines, sur cet autre la trahison de Tarpéia ; puis le crime et le châtiment des filles de Danaüs ; là une vente de femmes esclaves en Orient ; ailleurs, ce sont des reines répudiées, des amantes méprisées ou trahies, des veuves indoues immolées sur les bûchers de leurs époux ; partout la femme esclave, propriété, conquête, n'essayant de secouer ses fers que pour encourir une peine plus rude encore, et ne

réussissant à les briser que par le mensonge, la trahison, les crimes lâches et inutiles.

LE PRINCE

Et quels sentiments ont éveillés en lui ces exemples continuels ?

LE PRÉCEPTEUR

Un mélange d'horreur et de compassion, de sympathie et de haine...

LE PRINCE

De sympathie, dites-vous ? A-t-il jamais vu aucune femme ? A-t-il jamais pu échanger quelques paroles avec des personnes d'un autre sexe que... le sien ?...

LE PRÉCEPTEUR

Quelques paroles, sans doute ; quelques idées, jamais. Il n'a vu que de loin les filles de la campagne, et il éprouve une insurmontable répugnance à leur parler.

LE PRINCE

t vraiment vous croyez être sûr qu'il ne se doute pas lui-même de la vérité ?

LE PRÉCEPTEUR

Son éducation a été si chaste, ses pensées sont si pures, une telle ignorance a enveloppé pour lui la vérité d'un voile si impénétrable, qu'il ne soupçonne rien, et n'apprendra que de la bouche de votre altesse ce qu'il doit apprendre. Mais je dois vous prévenir que ce sera un coup bien rude, une douleur bien vive, bien exaltée peut-être... De telles causes devaient amener de tels effets...

LE PRINCE

Sans doute... cela est bon. Vous le préparerez par un entretien, ainsi que nous en sommes convenus.

LE PRÉCEPTEUR

Monseigneur, j'entends le galop d'un cheval... C'est lui. Si vous voulez le voir par cette fenêtre... il approche.

LE PRINCE, se levant avec vivacité et regardant par la fenêtre en se cachant avec le rideau.

Quoi ! ce jeune homme monté sur un cheval noir, rapide comme la tempête ?

LE PRÉCEPTEUR, avec orgueil.

Oui, monseigneur.

LE PRINCE

La poussière qu'il soulève me dérobe ses traits... Cette belle chevelure, cette taille élégante... Oui, ce doit être un joli cavalier... bien posé sur son cheval ; de la grâce, de l'adresse, de la force même... Eh bien ! va-t-il donc sauter la barrière, ce jeune fou ?

LE PRÉCEPTEUR

Toujours, monseigneur.

LE PRINCE

Bravissimo ! Je n'aurais pas fait mieux à vingt-cinq ans. L'abbé, si le reste de l'éducation a aussi bien réussi, je vous en fais mon compliment et je vous en récompenserai de manière à vous satisfaire,

soyez-en certain. Maintenant j'entre dans l'appartement que vous m'avez destiné. Derrière cette cloison, j'entendrai votre entretien avec lui. J'ai besoin d'être préparé moi-même à le voir, de le connaître un peu avant de m'adresser à lui. Je suis ému, je ne vous le cache pas, monsieur l'abbé. Ceci est une circonstance grave dans ma vie et dans celle de cet enfant. Tout va être décidé dans un instant. De sa première impression dépend l'honneur de toute une famille. L'honneur ! mot vile et tout-puissant !...

#### LE PRÉCEPTEUR

La victoire vous restera comme toujours, monseigneur. Son âme romanesque, dont je n'ai pu façonner absolument à votre guise tous les instincts, se révoltera peut-être au premier choc ; mais l'horreur de l'esclavage, la soif d'indépendance, d'agitation et de gloire triompheront de tous les scrupules.

#### LE PRINCE

Puissiez-vous deviner juste ! Je l'entends... son pas est délibéré !... J'entre ici... Je vous donne une heure... plus ou moins, selon...

#### LE PRÉCEPTEUR

Monseigneur, vous entendrez tout. Quand vous voudrez qu'il paraisse devant vous, laissez tomber un meuble ; je comprendrai.

#### LE PRINCE

Soit ! (Il entre dans l'appartement voisin.)

### **Scène III**

#### LE PRÉCEPTEUR, GABRIEL

(Gabriel en habit de chasse à la mode du temps, cheveux longs, bouclés, en désordre, le fouet à la main. Il se jette sur une chaise,



essoufflé, et s'essuie le front.)

GABRIEL

Ouf ! je n'en puis plus.

LE PRÉCEPTEUR

Vous êtes pâle, en effet, monsieur. Auriez-vous éprouvé quelque accident ?

GABRIEL

Non, mais mon cheval a failli me renverser. Trois fois il s'est dérobé au milieu de la course. C'est une chose étrange et qui ne m'est pas encore arrivée depuis que je le monte. Mon écuyer dit que c'est d'un mauvais présage. À mon sens, cela présage que mon cheval devient ombrageux.

LE PRÉCEPTEUR

Vous semblez ému... Vous dites que vous avez failli être renversé ?

GABRIEL

Oui, en vérité. J'ai failli l'être à la troisième fois, et à ce moment j'ai été effrayé.

LE PRÉCEPTEUR

Effrayé ? vous, si bon cavalier ?

GABRIEL

Eh bien, j'ai eu peur, si vous l'aimez mieux.

LE PRÉCEPTEUR

Parlez moins haut, monsieur, l'on pourrait vous entendre.

GABRIEL

Eh ! que m'importe ? Ai-je coutume d'observer mes paroles et de déguiser ma pensée ? Quelle honte y a-t-il ?

LE PRÉCEPTEUR

Un homme ne doit jamais avoir peur.

GABRIEL

Autant voudrait dire, mon cher abbé, qu'un homme ne doit jamais avoir froid, ou ne doit jamais être malade. Je crois seulement qu'un homme ne doit jamais laisser voir à son ennemi qu'il a peur.

LE PRÉCEPTEUR

Il y a dans l'homme une disposition naturelle à affronter le danger, et c'est ce qui le distingue de la femme très-particulièrement.

GABRIEL

La femme ! la femme, je ne sais à quel propos vous me parlez toujours de la femme. Quant à moi, je ne sens pas que mon âme ait un sexe, comme vous tâchez souvent de me le démontrer. Je ne sens en moi une faculté absolue pour quoi que ce soit : par exemple, je ne me sens pas brave d'une manière absolue, ni poltron non plus d'une manière absolue. Il y a des jours où sous l'ardent soleil de midi, quand mon front est en feu, quand mon cheval est enivré, comme moi, de la course, je franchirais, seulement pour me divertir, les plus affreux précipices de nos montagnes. Il est des soirs où le bruit d'une croisée agitée par la brise me fait frissonner, et où je ne passerais pas sans lumière le seuil de la chapelle pour toutes les gloires du monde.

Croyez-moi nous sommes tous sous l'impression du moment, et l'homme qui se vanterait devant moi de n'avoir jamais eu peur me semblerait un grand fanfaron, de même qu'une femme pourrait dire devant moi qu'elle a des jours de courage sans que j'en fusse étonné. Quand je n'étais encore qu'un enfant, je m'exposais souvent au danger plus volontiers qu'aujourd'hui : c'est que je n'avais pas conscience du danger.

LE PRÉCEPTEUR

Mon cher Gabriel, vous êtes très-ergoteur aujourd'hui... Mais laissons cela. J'ai à vous entretenir...

GABRIEL

Non, non ! je veux achever mon ergotage et vous prendre par vos propres arguments... Je sais bien pourquoi vous voulez détourner la conversation...

LE PRÉCEPTEUR

Je ne vous comprends pas.

GABRIEL

Oui-da ! vous souvenez-vous de ce ruisseau que vous ne vouliez pas passer parce que le pont de branches entrelacées ne tenait presque plus à rien ? et moi j'étais au milieu, pourtant ! Vous ne voulûtes pas quitter la rive, et à votre prière je revins sur mes pas. Vous aviez donc peur ?

LE PRÉCEPTEUR

Je ne me rappelle pas cela.

GABRIEL

Oh ! que si !

LE PRÉCEPTEUR

J'avais peur pour vous, sans doute.

GABRIEL

Non, puisque j'étais déjà à moitié passé. Il y avait autant de danger pour moi à revenir qu'à continuer.

LE PRÉCEPTEUR

Et vous en voulez conclure...

GABRIEL

Que, puisque moi, enfant de dix ans, n'ayant pas conscience du danger, j'étais plus téméraire que vous, homme sage et prévoyant, il en résulte que la bravoure absolue n'est pas le partage exclusif de l'homme, mais plutôt celui de l'enfant, et, qui sait ? peut-être aussi celui de la femme.

LE PRÉCEPTEUR

Où avez-vous pris toutes ces idées ? Jamais je ne vous ai vu si raisonneur.

GABRIEL

Oh ! bien, oui ! je ne vous dis pas tout ce qui me passe par la tête.

LE PRÉCEPTEUR, inquiet.

Quoi donc, par exemple ?